

*La Guyane est sortie, comme la France hexagonale, de la longue période de confinement. La situation reste difficile, notamment en raison de sa proximité avec le Brésil, touché de plein fouet par l'épidémie. Le long de l'Oyapock, fleuve frontière, vivent de nombreuses populations amérindiennes. Résistent-elles à l'épidémie et dans quelles conditions ? La crise sanitaire, en interrogeant nos sociétés et notre rapport à la nature, peut être un révélateur des spécificités de ces communautés et surtout de ce qu'elles peuvent nous apprendre...*

*C'est ce que nous expliquent **Damien Davy**, anthropologue, Directeur de l'Observatoire Hommes/Milieus "Oyapock" au CNRS, qui travaille depuis plus de 20 ans en Guyane au plus près des populations amérindiennes et **Mirdad Kazanji**, Directeur de l'Institut Pasteur de la Guyane, en première ligne du combat sanitaire avec les autres professionnels de santé et les services de l'Etat.*

### **Mirdad, à l'heure du déconfinement, quelle est la situation sanitaire en Guyane ?**

**D**epuis le 4 mars, 164 cas et 1 décès ont été confirmés en Guyane, et au 14 mai, il n'y a plus de patients hospitalisés en réanimation. Les premiers foyers ont été maîtrisés et le virus circule pour le moment faiblement. Néanmoins, on constate une forte hétérogénéité territoriale et l'apparition de nouveaux clusters, le premier, familial à Matoury près de Cayenne et le second, communautaire, à Saint-Georges, ville au bord de l'Oyapock, fleuve frontière avec le Brésil. C'est pourquoi l'ARS maintient la surveillance et le dépistage pour maîtriser le risque d'importation de cas et tout développement de chaîne locale de transmission.

L'Institut Pasteur reste mobilisé, avec la réalisation d'une centaine d'analyses biologiques chaque jour, la mise en place imminente d'un drive de dépistage à l'institut et la présence d'un



Mirdad Kazanji et Damien Davy  
Crédit photo : IAGF / CNRS

collaborateur à Saint-Georges pour enquêter sur la transmission intra-familiale du virus et faire des prélèvements, dans le cadre de l'étude Epi-Covid que nous menons depuis le début de l'épidémie en Guyane.

Nous nourrissons de réelles inquiétudes pour la ville de Saint-Georges avec 37 cas confirmés pour 4 220 habitants, dont 17 nouveaux cas depuis jeudi dernier. Elle demeure confinée et des mesures importantes viennent d'être prises par la Préfecture pour faire face à l'épidémie : test auprès de toute la population, distribution de masques, solution hôtelière pour isoler les personnes positives, déploiement de matériel médical dans le centre de santé mais aussi renforcement de la surveillance policière au niveau du fleuve. Le village amérindien de Camopi a été aussi mis en confinement préventif à la demande du maire.

### Ta crainte d'une propagation du virus depuis le Brésil se confirme donc ?

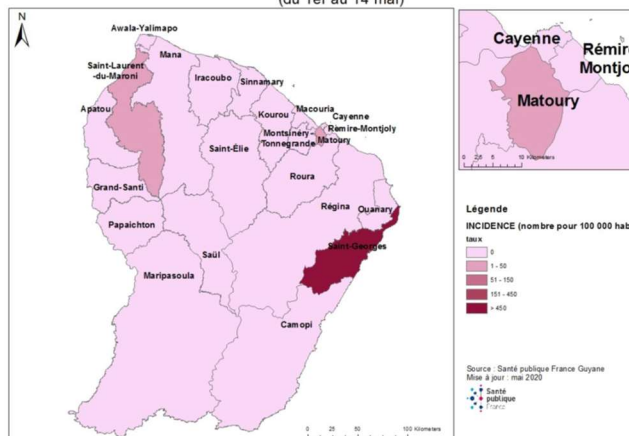
Il est certain que plusieurs cas ont été importés du Brésil en raison de la proximité de Saint-Georges avec la ville d'Oiapoque située juste en face sur l'autre rive, et durement frappée par le virus (près d'une soixantaine de cas confirmés dont un décès et 151 cas suspects). C'est une ville de transit et de recrutement des chercheurs d'or qui viennent ensuite dans les forêts guyanaises, sur les sites aurifères illégaux. Ils vivent souvent dans des quartiers défavorisés, où le virus se propage plus facilement, et peuvent ensuite le transmettre aux populations locales, notamment aux Amérindiens qui sont très présents le long du fleuve. Par ailleurs, le fait que les familles sont souvent installées sur les deux rives ne facilite pas non plus les choses. Deux-tiers des habitants de Saint-Georges sont d'origine brésilienne. **La notion de frontière n'existe pas ici.**

pas fini : le pic de l'épidémie est attendu au plus tôt fin mai au Brésil, qui compte officiellement déjà 14 000 morts.

*« Evitons ensemble que l'Est guyanais ne devienne le nouveau Grand-Est métropolitain » - Mirdad Kazanji*

C'est pourquoi je crains que la Guyane n'atteigne le pic épidémiologique qu'au mois de juin, d'autant plus que le coronavirus, comme la grippe saisonnière, semble plus facilement transmissible lors de la saison des pluies et de l'entrée dans l'hiver dans l'hémisphère sud. La suite dépendra en grande partie du comportement des populations, de leur adhésion aux mesures fortes mais nécessaires prises par les autorités politiques. Evitons ensemble que l'Est guyanais ne devienne le nouveau Grand-Est métropolitain...

Taux d'incidence communale des cas confirmés de COVID19 par commune de résidence en Guyane au cours des 14 derniers jours (du 1er au 14 mai)



Source : ARS de Guyane

Oiapoque se situe dans l'Amapa, Etat le plus touché du Brésil. Des décès sont enregistrés tous les jours, 3 000 cas ont été confirmés, soit un taux de 4 cas positifs pour 1000 habitants. Et ce n'est

**Qu'en est-il des populations amérindiennes de Guyane ? Dans un récent article<sup>1</sup>, vous les présentez, Damien, comme des « confinés aux confins de la République ».**

Territoire ultramarin, la Guyane possède des réalités, des normes bien éloignées de celles de l'hexagone. Et au sein même de la Guyane, les zones du Sud sont encore plus lointaines du fait de leur enclavement, de leurs fortes spécificités culturelles et de leur accès réduit aux soins, à l'eau potable ou aux équipements publics. Environ 3 500 Amérindiens vivent dans les communes de Camopi, le long de l'Oyapock, et de Maripasoula, à l'ouest, le long du fleuve Maroni frontalier avec le Surinam. Trois peuples, les Teko, les Wayana et les Wayãpi habitent dans 80 villages disséminés sur les rives de ces deux fleuves et de leurs affluents.

<sup>1</sup> Disponible sur [le blog Covidam du LEEISA](https://www.leeisa.cnrs.fr/) :  
<https://www.leeisa.cnrs.fr/>

Ils n'ont pas forcément eu les mêmes conditions de confinement, que ce soit pour l'enseignement à distance des enfants ou la protection sanitaire. Des produits d'hygiène leur ont été livrés avec de la nourriture par hélicoptère. Par ailleurs, ce sont des populations qui vivent en extérieur et en groupe, rendant impossibles les mesures de distanciation sociale. A Camopi, le réflexe au début du confinement a été de se rendre dans les abattis<sup>2</sup> de quelques dizaines de minutes à une heure de pirogue. Les communautés ont donc été éclatées en petites unités familiales, ce qui est un moyen de se protéger, comme elles avaient déjà pu le faire lors de périodes d'intrusion extérieure passées, notamment pour fuir la pression coloniale.



Abatti - crédit  
photo : CNRS

**Cette crise de la Covid-19 est donc révélatrice des spécificités de ces populations, peut-être de leurs difficultés, mais aussi de leur forte capacité de résistance** car elles sont jusqu'à présent préservées du virus. L'une des clés de leur résilience est leur grande autonomie alimentaire. Elles dépendent encore beaucoup aujourd'hui de leurs activités de chasse, de pêche et

d'agriculture itinérante sur brulis. J'estime qu'à Trois-Sauts (qui compte environ 800 personnes), il y a plus de 80% d'autoconsommation, même si elles doivent se déplacer pour acheter du matériel ou de l'essence pour leur bateau. A Camopi bourg, sur le Moyen-Oyapock, c'est plus hétérogène parmi les 1 000 personnes mais les familles ouvrent toujours un abattis tous les ans pour produire du manioc, des ignames, des bananes...

**Enfin cette crise révèle que des politiques ne peuvent être déclinées à l'identique dans notre République selon les territoires.** Même si les Amérindiens sont des citoyens français, protégés comme les autres, la réalité est toute autre dans ces territoires isolés.

**Vous expliquez que ces populations ont déjà subi par le passé de nombreuses épidémies, ce qui a sûrement dû renforcer également leur résilience.**

Oui, c'est une réalité et ce, dans toutes les Amériques. A certains endroits, ce sont 80 à 90% des communautés qui ont été décimées en quelques décennies par des virus importés. Il y a certes eu la violence coloniale, l'esclavage des populations amérindiennes – mais qui est resté assez marginal en Guyane – et donc aussi des maladies amenées par les colonisateurs (choléra, rougeole, grippe...). D'abord sur le littoral, dès les 17<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> siècles. Les Amérindiens du Sud ont eu des contacts plus sporadiques et plus tardivement, au 19<sup>ème</sup>. Début 20<sup>ème</sup> siècle, la population est tombée à moins de 2 000 personnes sur tout le territoire alors qu'on estime à au moins 50 000 le nombre d'Amérindiens en Guyane avant l'arrivée des européens. Les missions jésuites ont accentué le

<sup>2</sup> Parcelle cultivée sur laquelle est pratiquée l'agriculture itinérante traditionnelle dite « sur abattis-brulis »

choc microbien en regroupant certaines communautés. En 1949, les Teko n'étaient plus que 50. Ils sont environ 600 aujourd'hui. Les six peuples amérindiens contemporains sont ainsi le fruit de recombinaison de peuples pour partie implantés en Guyane et pour une autre du Brésil. La colonisation a été un accélérateur fort de ce brassage.

Les Amérindiens étaient donc des populations vulnérables face aux maladies importées, elles ne le sont plus aujourd'hui, d'autant plus qu'elles sont vaccinées et sont davantage en contact avec les autres populations du littoral. Ce n'est malheureusement pas le cas au Brésil où les Amérindiens d'Amazonie sont touchés comme le reste de la population par le virus et victimes d'une recrudescence de la violence exercée par des propriétaires terriens qui veulent s'accaparer leur territoire, et ce, quasiment en toute impunité.

### Les menaces sont-elles de plus en plus fortes pour ces communautés ?

En Guyane, la déforestation de leurs zones d'habitat est faible comparée au Brésil. Le vrai problème est celui de l'orpaillage illégal. Les territoires des Teko et des Wayana sont riches en ressources aurifères et les populations redoutent la présence des orpailleurs illégaux, toujours plus nombreux malgré les opérations menées par l'Etat français. Le mythe de l'eldorado et de la ruée vers l'or est encore très prégnant avec un prix du kilo de l'or de 40 000 à 50 000 euros alors que le niveau de vie ne cesse de baisser au Brésil.

**« Le vrai problème est celui de l'orpaillage illégal, pas celui de la déforestation, en Guyane. » - Damien Davy**

**C'est une réalité économique et sociale dont les orpailleurs sont souvent les premières victimes car ils mettent leur vie en danger. Et ils menacent celle des Amérindiens.** D'abord, comme le disait Mirdad, car ils peuvent être les vecteurs de virus comme le coronavirus. Ensuite, parce que leurs actions contaminent les fleuves et rivières en mercure et augmentent la turbidité de l'eau, ce qui met en péril la santé des autochtones. Selon moi, il est urgent de mettre fin à l'orpaillage illégal qui ne peut être accepté nulle part en France.



Camp d'orpaillage illégal – Crédit : CNRS

### Proches des éléments naturels que sont la forêt et le fleuve, les Amérindiens sont-ils toujours les gardiens de ces biens communs ?

En effet, ils demeurent les gardiens de ces biens communs et en sont en tout cas de fins connaisseurs. Car ils continuent à y vivre et ont su développer un rapport original, proche et respectueux avec la nature. Ils vivent toujours par exemple de leurs cultures sur des sols amazoniens tropicaux, en ne recourant pas aux intrants. Ils utilisent la forêt de manière durable et ont contribué à développer la biodiversité de la forêt amazonienne.

**Il faut reconnaître leur façon d'être au monde qui ne distingue pas les humains et les non humains et compose avec les équilibres.** Une expression Wayampi dit : « *il ne faut pas trop en faire* ». Cela veut dire que certaines zones naturelles doivent être préservées, que le chasseur qui chasse plus que ce dont il a besoin doit être réprouvé, comme celui qui ne partage pas. Même si bien sûr leurs modes de vie ont été et sont encore influencés (introduction de la monnaie hier, percée des églises évangélistes et des nouvelles technologies aujourd'hui), ils continuent à vivre en petits villages organisés sur des règles familiales et sociales propres et dans un lien fort avec la nature.



Village le long du fleuve – Crédit : R.Lietar/Imazone

Il faut leur laisser nous montrer ces savoirs ancestraux et les jeunes de ces communautés doivent aussi comprendre l'importance de garder ces savoirs. C'est notre responsabilité collective. Chaque savoir est intéressant et donne un point de vue sur le monde pour mieux comprendre la réalité des écosystèmes. Ce partage entre nous, les hommes, et les autres existants, plantes, animaux, forêts... doit être celui de l'équilibre. C'est ce que nous révèle aussi la crise actuelle. Les populations amérindiennes peuvent nous aider à ne pas avoir une vision prédatrice de la nature.

*« Les populations amérindiennes peuvent nous aider à ne pas avoir une vision prédatrice de la nature. »*

**Une instance comme le Grand Conseil Coutumier des Populations Amérindiennes et Bushinengé peut-elle jouer ce rôle de reconnaissance et défense de leurs intérêts ?**

Les Amérindiens de Guyane comme les Bushinengé<sup>3</sup> sont dans une posture legaliste. Ils veulent rester français même si leur mode de fonctionnement social est différent mais insistent pour que l'on respecte leurs spécificités. Le Grand Conseil, qui est un organe consultatif pour les autorités politiques sur toute question foncière, environnementale ou culturelle, participe à la reconnaissance de ces peuples et leur donne un droit d'expression. Il doit encore gagner en légitimité mais il a déjà permis de reconnaître les droits de ces communautés.

La force de la Guyane, à mon sens, repose sur sa population plurielle et dynamique. Le métissage est ancien et le vivre ensemble solide. Le territoire accueille des populations du monde entier et la crise sanitaire a prouvé qu'il n'y avait pas de fortes tensions communautaires. Les populations amérindiennes y sont une composante importante mais doivent toujours lutter pour être davantage écoutées.

**Et vous, en tant qu'anthropologue, comment percevez-vous votre rôle ?**

Selon moi, les populations amérindiennes ont beaucoup à nous apprendre sur notre rapport à la nature. Je pense être un passeur d'histoires, de savoirs, en restituant et en partageant. En tant que scientifique, je dois éviter que l'on ait une vision monolithique du monde. J'ai la chance d'apprendre beaucoup en Guyane au contact des populations amérindiennes.

*Propos recueillis par Marie-Cécile Grisard*

<sup>3</sup> Les Bushinengé ou noirs marrons sont les descendants des esclaves qui ont fui l'esclavage en s'isolant dans la forêt.